

Le développement durable en crise (climatique)

5 décembre 2019 par [Docteure en sciences de l'éducation, Francine Pellaud, Haute École pédagogique de Fribourg, Haute école spécialisée de Suisse occidentale \(HES-SO\), Head of the academic development : University of applied arts and sciences Western Switzerland \(HES-SO\), professeure spécialisée, Richard-Emmanuel Eastes, Suisse](#) [Veille](#) 420 visites



Juin 2009, Alberta (Canada). En une semaine, près de 8'000 hectares de forêt partent en fumée. [Cameron Strandberg](#), [CC BY](#)

Depuis des décennies on n'avait pas vu, dans le monde occidental, une [mobilisation concertée](#) telle que celle de la jeune génération face à l'urgence climatique. Fait nouveau, toutefois : mues par la prise de conscience du caractère mortifère de la trajectoire suivie par la civilisation [thermo-industrielle](#) occidentale, les revendications des jeunes semblent aller non pas dans le sens d'un élargissement de leurs possibles mais dans celui de l'acceptation d'une restriction de leur confort matériel.

L'utopie du développement durable

Les immenses efforts de sensibilisation à l'idée de « durabilité » menés tous azimuts depuis la Conférence de Rio en 1992 auraient-ils fini par être entendus ? Peut-être. Mais très paradoxalement, la dureté des crises environnementales en cours pourrait bien remettre en cause une vision du monde bâtie sur l'idée qu'un développement « durable » serait possible.

Une idée selon laquelle il suffirait de combiner astucieusement les dimensions économique, sociale et environnementale du « développement humain » pour que le développement occidental de la seconde partie du XX^e siècle corrige ses défauts et s'étende à la planète entière. Une étonnante utopie que portent encore et toujours les 17 [Objectifs de développement durable](#) de l'ONU (ODD) « pour sauver le monde » (sic), sur lesquels se fonde la majorité des [agendas 21](#) de la planète.



Les 17 objectifs de développement durable (ODD) de l'ONU. Wikimedia

Grâce à son caractère [à la fois pléonastique et oxymorique](#), le concept eut certes l'immense mérite de faire accepter à une grande majorité d'acteurs politiques et économiques la nécessité d'intégrer les questions environnementales à leurs réflexions, actions et investissements. Il laissait en effet entendre que le monde de 2030 pouvait être pensé comme une projection de celui du tournant du siècle, où chacun conserverait ses avantages et privilèges. On pouvait compter sur la responsabilisation citoyenne, la pression de l'opinion publique sur les responsables politiques, le développement de nouvelles solutions technologiques et la signature de quelques traités internationaux pour régler les « quelques » externalités négatives liées à notre relation pourtant de plus en plus extravagante avec la Terre.

Read more :

[Les malentendus du développement durable](#)

Un concept sédatif

Mais à l'heure où les stigmates de la catastrophe environnementale se creusent chaque semaine un peu plus, on est en droit de se demander si ce concept est toujours suffisamment mobilisateur, voire même encore pertinent.

Alors que fleurissent les notions de [transition écologique](#), d'[anthropocène](#) ou de [capitalocène](#), de [collapsologie](#) et de [survivalisme](#), il est temps de remettre en question la vision non disruptive que le « développement durable » offre de l'avenir des Terriens et d'accepter le fait qu'à trop rassembler, il a peut-être fini par devenir un « concept sédatif ».

Après être parvenu à sensibiliser à la cause environnementale ceux qui ne voyaient dans le mouvement « écolo » que des marginaux et des rêveurs, le développement durable n'a-t-il pas fait de nous des

« [climato-quiétistes](#) » ? Or quand les [négateurs de la crise climatique](#) usent de [ressorts agnotologiques](#) toujours plus puissants pour détourner l'attention de l'impérieuse nécessité d'opérer une [transition écologique radicale](#), le climato-quiétisme commence fort à ressembler lui-même à du climato-scepticisme. Non par la force des convictions, mais par celle de l'inaction.

Tout reprendre à zéro

Qu'on ne s'y méprenne pas : les héros du développement durable, des origines du concept à nos jours, étaient des héros. Ce qu'ils ont fait était ce qu'ils pouvaient faire de mieux car la tâche était immense, l'aveuglement indicible, l'aspiration au progrès sans bornes. [Et ils le sont toujours](#).

Mais on doit constater que cela n'a pas fonctionné. Pour y avoir consacré une part prépondérante de leur carrière professionnelle, les auteurs de cet article n'en prennent acte qu'avec plus de tristesse. Mais plutôt que de s'enfermer dans une solution inopérante, ils ont la conviction qu'il est nécessaire de repartir et d'aller de l'avant. D'essayer autre chose. Encore et toujours.

Imaginons un voyage dans le temps. Rio, 1992. Revenant du futur, nous connaissons cette fois l'état du monde post-développement durable de 2019 et tout est à penser pour éviter d'emprunter la même trajectoire, celle dont l'inexorable propension est de nous conduire dans la direction d'un [grand basculement](#) environnemental, social, économique et (géo)politique. Parce que nous savons qu'elle se révélera anesthésiante, il n'y a pas d'autre choix que d'admettre d'emblée l'impossibilité de la continuité contenue dans l'idée de « durabilité ».

Alors, depuis ce passé éclairé, quelle vision programmatique de la vie sur Terre devons-nous construire (aurions-nous dû construire) pour faire contrepoids aux [chimères des mondes hors-sol](#) qui seront proposés par les Trump, Johnson et autres Salvini, aspirés dans une fuite en avant et un repli sur soi qui ne pourront qu'amplifier le désastre en retardant sa reconnaissance, pour seulement quelques années supplémentaires d'aveugle insouciance ?

Changer de logiciel. Sortir du paradigme d'un [développement fondé sur la croissance économique](#), reconstruire sur d'autres bases les idées d'épanouissement et de prospérité, extraire l'idée même de modernisation de son carcan [scientiste et techniciste](#), dépasser le clivage gauche-droite désormais stérile de la plupart des politiques occidentales pour le réorienter vers la question de notre appartenance collective à la Terre et de la manière dont nous l'habitons...

Autant de défis qui nécessitent de penser de nouveaux concepts pour définir notre rapport au monde, de nouveaux attracteurs politiques, une nouvelle définition de la citoyenneté, voire une [nouvelle éducation](#).

Le roi est mort, vive le roi. Mais la tâche s'annonce colossale.

Un (long) voyage collectif

La communauté scientifique, et notamment celle des sciences humaines et sociales, est certes [mobilisée depuis longtemps sur ces questions](#) ; en témoigne notamment l'explosion des débats scientifiques sur la pertinence de la [collapsologie](#) ou même de celle [d'anthropocène](#).

Mais dans un monde ravagé par les atteintes environnementales, l'[explosion des inégalités](#), et à l'aube d'une prévisible [crise migratoire](#) sans précédent, réfléchir aux nouvelles conditions matérielles de notre existence suppose, comme le suggère Bruno Latour, d'être capables de décider collectivement « [d'où nous voulons atterrir](#) », c'est-à-dire de quelles nouvelles manières d'exister et d'habiter nos espaces de vie nous

voulons promouvoir. Voilà de quoi vivifier pour longtemps nos espaces démocratiques.

Read more :

[Plaidoyer pour une éducation à la « condition terrestre »](#)

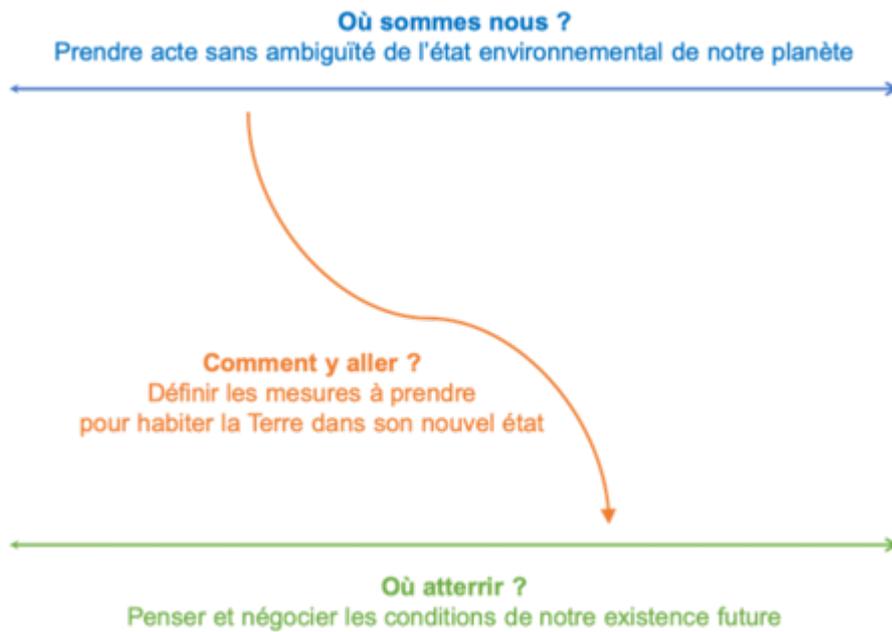
Car en parallèle, à supposer que nous parvenions à décider de la piste d'atterrissage, faut-il encore décider de comment nous y rendre. Ce volet de la transition écologique semble presque le plus facile à penser ; c'est d'ailleurs celui qui a été le plus exploré par les réflexions relatives aux conditions d'un développement durable, mais en négligeant la plupart des destinations qui nécessitent une [remise en question radicale des fondements de notre économie carbonée](#). À quoi bon les écogestes si l'on emprunte l'avion sans discernement ? À quoi bon les [kiwis bios](#) s'il proviennent de Nouvelle-Zélande ? A quoi bon les fermes solaires si c'est pour [alimenter des raffineries de pétrole](#) ?



Vue d'artiste de la future ferme solaire de Marsden Point (Nouvelle Zélande). Northern Advocate

Si d'anciennes idées peuvent sûrement être [recyclées](#) pour penser le basculement vers un [nouveau régime climatique](#), sortir de l'hypothèse de la continuité nous semble absolument nécessaire pour imaginer des solutions salvatrices. Loin d'être évidente, la négociation sera âpre, tant les décisions à prendre sont susceptibles d'impacter nos habitudes et modes de vie ; et tant sont clivants les [marqueurs idéologiques](#) qui les qualifient.

Sans compter qu'avant de savoir où aller et comment y aller, il faut encore savoir où nous sommes ! Or nombreux sont les idéologues qui, n'adhérant pas aux solutions (qualifiées indifféremment de [bolchéviques](#) ou d'[obscurantistes](#)) proposées par les écologistes, [préfèrent nier les causes ou minimiser l'urgence](#) et [créer du doute](#) sur le point de départ de notre voyage, plutôt que de réfléchir à leurs responsabilités et d'admettre la nécessité des changements à opérer.



Où sommes-nous ? Où atterrir ? Comment y aller ? Un voyage à penser collectivement (les significations des axes sont laissées à la libre appréciation des lecteurs). Author provided

Réapprendre à s'entendre

Savoir décider de la direction à prendre suppose dès lors de disposer des dispositifs démocratiques adéquats pour construire réellement ensemble une vision commune de l'avenir et refonder notre conception du bien commun.

À ce jour, si la médiatisation d'une Greta Thunberg ou d'un [Aurélien Barrau](#) témoigne d'une sensibilisation individuelle accrue à la crise environnementale, elle conduit aussi à une polarisation sociale très préoccupante, car stérilisante de l'action publique.

Faut-il aller jusqu'à penser, comme le philosophe [Dominique Bourg](#), que « la démocratie représentative n'est pas en mesure de répondre aux problèmes écologiques contemporains » et que « sauvegarder la biosphère exige de repenser la démocratie elle-même » ?

S'accorder sur notre point de départ, décider ensemble de la destination et négocier le chemin à prendre pour s'y rendre – sachant que ce point de départ se dérobera sous nos pieds si nous ne le quittons pas et que, une fois partis, il n'y aura pas de retour en arrière possible –, voilà le voyage dans lequel nous, Terriens, sommes irrémédiablement engagés. L'eau, l'air, la terre, le feu et l'ensemble du vivant figurent parmi les passagers, et il faudra désormais tenir compte de leur agentivité.



Disclosure

Richard-Emmanuel Eastes et Francine Pellaud sont membres fondateurs de l'association Bec & Plumes, dédiée à la sensibilisation des jeunes aux crises environnementales.

Richard-Emmanuel Eastes dispense des formations et des conférences sur le thème de la transition écologique dans le cadre de la société Segallis (Suisse).

